

OR nicht (BGE 61 I 378, 63 I 104). Damit die Reklame nicht auf das Gebiet der Geschäftsfirmen übergreift, ist hierbei ein strenger Masstab anzulegen.

Unbehelflich ist der Einwand der Beschwerdeführerin, der Ausdruck « universal » sei schon von der alten Firma « Dr. Vedova » her als Marke bekannt. Denn entscheidend ist der Eindruck, der beim unbefangenen Interessenten zu erwarten ist. Allerdings hat die Beschwerdeführerin ein Interesse daran, die Bezeichnung « universal » in ihrer Firma zu führen. Das eidgenössische Amt für das Handelsregister hat ihr dies auch gar nicht grundsätzlich verwehrt. Warum sich die Beschwerdeführerin gerade die streitige Firma zulegen will, ist unerfindlich. Die angefochtene Verfügung bringt ihr keinen Nachteil. Umso eher darf ihr zugemutet werden, von der mit Recht beanstandeten Firma abzusehen (BGE 62 I 122 Erw. 3).

Demnach erkennt das Bundesgericht :

Die Beschwerde wird abgewiesen.

31. Extrait de l'arrêt de la Ire Section civile du 19 octobre 1943 dans la cause Fallet c. Autorité cantonale neuchâteloise du registre du commerce.

Portée de l'art. 704 CO.

Tragweite des Art. 704 OR.

Portata dell'art. 704 CO.

L'art. 704 CO ne vise que le compte de profits et pertes et le bilan qui ont été approuvés en dernier lieu par l'assemblée générale.

Cela ressort déjà de la lettre de l'art. 704 CO, du texte allemand en tout cas qui, au lieu de dire « ces documents », répète les mots de compte de profits et pertes et de bilan en les mettant au singulier : « die Gewinn- und Verlustrechnung und die Bilanz ».

Cela résulte aussi de la considération suivante : Si les créanciers avaient le droit de faire déposer auprès du bureau du registre du commerce les comptes de profits et pertes et les bilans antérieurs à ceux qui ont été approuvés en dernier lieu par l'assemblée générale, la loi leur accorderait une situation plus favorable qu'aux actionnaires. Aux termes de l'art. 696 al. 1 et 2 CO, en effet, le compte de profits et pertes et le bilan, qui doivent être mis à la disposition des actionnaires au siège de l'établissement principal et des succursales dix jours au plus tard avant l'assemblée générale ordinaire, ne demeurent à la disposition des actionnaires que pendant une année encore. Or les actionnaires sont les premiers intéressés, « die eigentlichen Interessenten », selon l'expression de M. Thalmann, rapporteur au Conseil des Etats, à propos de la disposition qui est devenue l'art. 704 CO (Bull. stén. CE 1935, p. 99).

La genèse de l'art. 704 ne laisse d'ailleurs subsister aucun doute à cet égard (Bull. stén. CN 1934, p. 323 à 328 ; 1935, p. 186 et 187, p. 379 et 380 ; 1936, p. 776 et 777, p. 898 à 900, p. 1084 à 1086 ; — CE 1935, p. 99, p. 262 et 263 ; 1936, p. 85 à 87, p. 247 à 250, p. 346 et 347) :

Le législateur aurait voulu d'abord instituer, pour les S. A. les plus importantes, l'obligation de publier le bilan et le compte de profits et pertes que leurs actionnaires venaient d'approuver. Mais, trouvant que cette obligation allait trop loin, il l'a affaiblie en prévoyant, pour toutes les S. A. qui ne publient pas leur bilan et leur compte de profits et pertes, le dépôt de ces documents auprès du bureau du registre du commerce, puis en remplaçant le dépôt d'office par le dépôt à la requête d'un créancier. Il n'a pas échappé aux Chambres que, par ce dernier affaiblissement, on enlevait aussi aux créanciers le droit de consulter la comptabilité des années en arrière. A la séance du 12 juin 1936 où le Conseil national a adopté le texte qui, par suite de l'adhésion du Conseil des Etats, est devenu l'art. 704 CO, les deux rapporteurs l'ont relevé

expressément (Bull. stén. CN 1936, p. 1084). M. Scherer a dit : « ... der berechnigte Gläubiger ... soll nur die Auflegung der letzten Bilanz, der letzten Gewinn- und Verlustrechnung fordern können ». Et M. Aeby a déclaré : « ... le créancier pourra demander cette production de documents seulement pour le dernier exercice... ».

Quant au rapporteur du Conseil des Etats, M. G. Keller, il a fait sienne cette manière de voir (Bull. stén. CE 1936, p. 346 et 347).

III. BANKENGESETZ

LOI SUR LES BANQUES ET LES CAISSES D'ÉPARGNE

32. Auszug aus dem Urteil vom 14. Juli 1943

i. S. Bank in Zug in Liq. gegen eidg. Bankenkommision.

Bankengesetz :

1. Die Beschwerde nach Art. 24, Abs. 2 BankenG hat den Charakter einer Beschwerde wegen Kompetenzüberschreitung. Sie bezieht sich nicht auf die Frage, ob ein Entscheid oder eine Verfügung inhaltlich richtig oder unrichtig sei, und auch nicht auf die Behandlung von Ermessensfragen.
2. Der Aufsicht der Bankenkommision sind auch Banken in Liquidation unterworfen.

Loi sur les banques et les caisses d'épargne :

1. Le recours de droit administratif prévu par l'art. 24 al. 2 LB a le caractère d'un recours pour cause d'incompétence. On ne peut contester par cette voie ni le bien-fondé d'une décision, ni la solution donnée à des questions d'appréciation.
2. Les banques en liquidation sont aussi soumises à la surveillance de la Commission des banques.

Legge sulle banche e le casse di risparmio :

1. Il ricorso di diritto amministrativo previsto dall'art. 24 cp. 2 LB ha il carattere d'un ricorso per sorpasso di competenza. Non si può contestare con tale rimedio nè la fondatezza d'una decisione, nè la soluzione data a questioni di apprezzamento.
2. Anche le banche in liquidazione sono assoggettate alla vigilanza della Commissione federale delle banche.

A. — Die Aktiengesellschaft Bank in Zug mit einem Aktienkapital von nom. Fr. 4,000,000.—, eingeteilt in 8000 Aktien zu Fr. 500.—, hat am 30. Dezember 1936 vom

Bundesrate einen Fälligkeitsaufschub erhalten, der die Liquidation ermöglichen sollte. Sie beschloss am 20. Januar 1937 die Eröffnung der Liquidation.

Bei Ablauf des Fälligkeitsaufschubs waren 3 Geschäfte nicht erledigt, bei denen noch der Ausgang von Prozessen abzuwarten war. Sodann waren die Guthaben aus etwa 450 Sparheften nicht bezogen worden. Es handelte sich meist um Gläubiger, deren Adresse der Bank nicht bekannt war und die deshalb von den von der Bank erlassenen Zirkularen nicht erreicht worden waren. — Andererseits waren Aktiven vorhanden, die den mutmasslichen Bedarf zur Deckung der noch unerledigten Forderungen überstiegen.

Die Liquidationskommission glaubte die Liquidation dadurch beschleunigen zu können, dass Aktiven und Passiven einem Konsortium abgetreten würden, das die Aktionäre mit Fr. 40.— pro Aktie abzufinden hätte.

Die eidg. Bankenkommision fand, als sie von dem Übernahmevertrag nachträglich Kenntnis erhielt, dass durch ihn eine unklare Lage hinsichtlich der noch nicht ausbezahlten Spareinlagen geschaffen werde. Sie ordnete eine ausserordentliche Revision durch den Verband Schweizerischer Lokalbanken, Spar- und Leihkassen an. Sie forderte, gestützt auf den Revisionsbericht, mit Verfügung vom 16. Februar 1943 die Bank in Zug in Liq. auf, den Betrag der noch nicht ausbezahlten Spareinlagen gemäss Art. 744, Abs. 1 OR gerichtlich zu hinterlegen. Zur Begründung wird ausgeführt, der Übernahmevertrag zwischen der Bank und dem Konsortium, das keine eigene Rechtspersönlichkeit besitze, sei den Gläubigern gegenüber nicht rechtsgültig geworden, da die Voraussetzungen nach Art. 181, Abs. 1 OR nicht erfüllt seien. Die Bank hafte für die Spareinlagen und die übrigen Verpflichtungen unverändert weiter. Übrigens bliebe auch im Falle rechtsgültigen Übergangs die Bank noch zwei Jahre solidarisch haftbar (181, Abs. 2 OR). Die Bank sei daher zur Sicherstellung durch gerichtliche Hinterlegung der ausstehenden